

Laurie  
Elizabeth  
Flynn

NOUS  
ÉTIONS  
LES  
REINES

*Traduit de l'anglais (Canada)  
par Caroline Lavoie*

1

## Aujourd'hui

À: Ambrosia Wellington, a.wellington@wesleyan.edu

De: Comité des anciens étudiants de Wesleyan,  
reunion.classof2007@gmail.com

Objet: Retrouvailles de la promotion de 2007

Chère Ambrosia Wellington,

Notez bien la date à votre agenda!

Les diplômés de 2007 de l'Université Wesleyan se réuniront pour leurs retrouvailles, du 25 au 28 mai 2017. Rejoignez vos camarades pour un week-end rempli d'activités passionnantes, dont des réceptions officielles pour chaque promotion et une grande fête du campus.

Réservez en ligne d'ici le 1<sup>er</sup> mai.

Vous comptez être des nôtres? Une page du site de l'Université Wesleyan propose une [liste complète des hôtels de la région](#). Quelques chambres seront également disponibles

dans nos résidences universitaires, la plupart pouvant loger deux personnes. Idéal pour revivre des souvenirs avec vos anciennes camarades de chambre!

Meilleures salutations,  
Le comité des anciens étudiants

J'efface aussitôt ce message, comme ceux que m'envoient Sephora ou Michael Kors pour vanter leurs produits, ou l'application Fertility Friend pour me rappeler l'imminence de mon ovulation. Je vide ensuite la corbeille, car je sais bien que rien ne s'efface jamais vraiment tout à fait.

Deux semaines plus tard, second message :

Nous n'avons toujours pas reçu votre confirmation ! Nous comptons sur votre présence.

L'équivalent d'un doigt accusateur pointé vers moi. J'efface une fois de plus, mais pas avant d'avoir défilé jusqu'à la fin, assez longtemps pour voir son nom, Flora Banning, en caractères gras sous la liste des membres du comité.

Je chasse vite ces messages de ma pensée, car ce qui est loin des yeux est vraiment loin du cœur. C'est facile, quand chaque jour ressemble au précédent : ligne N depuis Astoria jusqu'à Midtown, arrêt chez Key Food pour les courses, les avant-bras sciés par des sacs en tissu réutilisables. Apéro chez Ditty bondé de hipsters, un deuxième verre de vin, malgré Adrian qui me dit à moitié à la blague : « Tu ne devrais pas... » Vendredi, en rentrant à la maison avec le poids de la semaine sur les épaules, je trouve une enveloppe à mon nom sur le comptoir. Assis sur le sofa avec sa tablette, Adrian est sûrement occupé à monter une équipe idéale pour un championnat de foot imaginaire plutôt qu'à retravailler le manuscrit du roman toujours inachevé dont il parle à la moindre occasion.

— Salut, ma chérie ! Tu as passé une bonne journée ?

— Adrian, tu as encore laissé la porte déverrouillée! Combien de fois je t'ai demandé de ne pas le faire?

C'est l'un des mille et un reproches que je lui adresse régulièrement. « Verrouille la porte. Referme le sac de céréales. Ramasse ton linge sale. » Parfois, j'ai l'impression d'être sa mère plutôt que sa femme.

— Calme-toi. Notre immeuble est tout ce qu'il y a de plus sûr. Au fait, tu as reçu du courrier. C'est un faire-part de mariage, à mon avis, quelqu'un qui ne sait pas que tu as changé de nom.

Mon nouveau nom... une fierté toute masculine qu'Adrian prétendait sans importance pendant la préparation des noces, premier point d'achoppement dans mon bonheur de jeune mariée:

— Moi, je m'en fiche, mais veux-tu vraiment que nos enfants aient deux noms? Et le tien est trop long.

Nos enfants... cette certitude éclatante sur son horizon, l'inévitabilité des concessions que je devrais leur faire.

Mon nom de jeune fille, Ambrosia Wellington, est tracé d'une écriture soignée sur l'enveloppe. Il y a trois ans, je suis devenue Ambrosia Turner après avoir descendu l'allée ombragée de la Mountain Lakes House pour rejoindre Adrian qui m'attendait les larmes aux yeux devant l'autel. Je lui ai fait croire que Turner, c'était pour nous, pour nos enfants. Il ignore complètement pourquoi j'avais tellement hâte de changer de nom.

Adrian trépigne en me regardant ouvrir l'enveloppe. Il adore les mariages, ou plutôt, les réceptions. Parce qu'il peut boire à volonté et prendre des photos avec des gens qu'il vient à peine de rencontrer. De meilleurs amis instantanés qu'il invite à sortir ou à un barbecue, sachant pourtant qu'il ne les reverra jamais.

— Alors, c'est qui? Laisse-moi deviner. Ta collègue Bethany? Elle sort toujours avec ce géant? Mark. Le joueur de crosse.

Adrian et ses amis ont cinq ou six ans de moins que moi. Ils affichent des photos de fiançailles sur Facebook et Instagram:

des filles aux cheveux longs, espadrilles Chanel et manucures laquées mettant en évidence leur pierre précieuse en forme de poire, posant à côté de garçons en chemises à carreaux. Comme mes subordonnées au département des comms, chez Brighton Dame.

«Tellement conventionnelles», disions-nous de ce genre de filles à l'époque où nous étions convaincues de ne jamais leur ressembler.

— Bethany n'a que vingt-deux ans, remarqué-je en sortant le carton de l'enveloppe.

Hypnotisée par ce que j'ai sous les yeux, je n'entends pas ce que me répond Adrian. Ce n'est pas un faire-part de mariage. Personne ne sollicite l'honneur de me recevoir à Gramercy Park, code vestimentaire veston-cravate, adultes seulement.

Une belle écriture en rouge et noir sur carton crème. Les couleurs de Wesleyan. Des lettres légèrement penchées à droite, comme tracées dans l'urgence.

«Il faut que tu viennes. Nous devons parler de ce que nous avons fait cette nuit-là.»

Aucune signature. Ç'aurait été inutile, car ce message ne peut venir que d'une seule personne. Mes joues s'empourprent, mon cou se marbre, comme toujours quand l'angoisse me saisit. Je me retiens au comptoir. Elle sait que j'ai effacé les messages. Cela ne devrait pas me surprendre : déjà à l'époque, elle savait toujours tout.

La voix d'Adrian interrompt le tourbillon de mes pensées.

— Ne fais pas durer le suspense. Dis-moi au moins qu'il y aura de l'alcool à volonté.

— Ce n'est pas un mariage.

Je remets le carton dans l'enveloppe, et l'enveloppe dans mon sac. Plus tard, je la cacherai là où je cache tout ce qu'Adrian ne doit jamais voir.

Il pose sa tablette et se lève. C'est maintenant qu'il décide de m'accorder son attention ?

— Ça va? Tu es toute pâle...

Je pourrais déchiqueter le carton, mais je sais bien qu'un autre viendra. À l'époque déjà, elle savait se montrer insistante. Ce trait de caractère s'est sans doute renforcé depuis.

— Ce n'est rien. On va boire un verre sur le toit?

Cette terrasse, d'où l'on aperçoit quelques gratte-ciel de Manhattan, nous avait semblé fantastique quand nous avons emménagé ici, et pourtant nous en profitons rarement.

Adrian hoche la tête, sa curiosité calmée pour le moment. Il se penche par-dessus le comptoir et m'embrasse sur la joue.

Soulagée, je souris à mon mari: tignasse abondante, fossettes, beaux yeux verts agréables à regarder. « Vachement sexy », avait commenté ma meilleure amie Billie, découvrant une photo d'Adrian. Il ressemblait à sa photo sur le site de rencontres, ce qui explique peut-être pourquoi je l'ai suivi chez lui dès le premier soir. Sur la banquette arrière d'un taxi qui descendait Broadway à tombeau ouvert, nos bouches et nos mains se cherchaient. Certes, sa photo ne mentait pas, contrairement à celle d'une dizaine d'autres hommes avant lui, tous avec dix kilos à perdre. En revanche, j'ai appris plus tard que son récit était moins fidèle à la réalité. Il avait bel et bien fréquenté Florida State, mais sans jamais obtenir son diplôme, puisqu'il avait abandonné ses études en troisième année pour se consacrer à un roman dont le premier chapitre était toujours à écrire. Sa notice biographique taisait aussi son expérience de barman, le seul boulot conséquent qu'il ait jamais décroché.

J'ai fermé les yeux sur ces détails, car Adrian me traite avec gentillesse, il séduit facilement et m'a séduite, moi, par son air chaleureux et confiant. Il n'a pas connu celle que j'étais à l'université, et il aime celle que je suis devenue avec tant de simplicité que je ne me vois plus comme cette personne si horrible aux yeux des autres. Jamais je n'aurais imaginé être avec quelqu'un qui a cinq ans de moins que moi. Mais cela a ses avantages. Notre différence d'âge est assez petite pour que nous formions

un beau couple, mais assez grande pour que les instincts d'Adrian soient moins affirmés, plus malléables. Lorsque, approchant la trentaine, j'ai laissé entendre qu'une demande en mariage serait bien reçue, il a compris et s'est empressé d'aller acheter une bague. Pas celle que je voulais, mais tout de même.

Pendant que nous montons sur le toit, je n'écoute pas ce qu'il me raconte, car la voix dans ma tête résonne plus fort. Sa voix *à elle*:

— Nous devons parler de ce que nous avons fait cette nuit-là.

Mais quelle nuit ? Il y en a eu deux. De laquelle parle-t-elle ? Celle qui a tout déclenché, ou celle où tout s'est terminé ? Elle n'a jamais voulu parler ni de l'une ni de l'autre. Mais il faut dire qu'elle était championne pour violer ses propres règles.

## 2

### Il y a quatorze ans

J'allais partager une chambre pour deux pendant ma première année à l'université, dans la résidence Butterfield C, au premier étage. Un édifice comme un point d'interrogation tracé autour d'une cour centrale, où je me voyais déjà, assise avec un livre, le vent dans les cheveux. Ma future coloc et moi avions échangé quelques messages, sans plus. Le jour où je l'ai rencontrée, ses parents et une fille plus jeune, sans doute sa petite sœur, l'aidaient à sortir un minuscule frigo de son emballage. Mes parents venaient juste de quitter le campus. Ma mère pleurerait sans doute jusqu'à Pennington et mon père la bombarderait de promesses sur mon retour prochain. Deux ans plus tôt, ma grande sœur Toni était entrée à Rutgers, mais c'était si près qu'elle revenait chez nous pratiquement tous les week-ends avec son linge sale. Avant de partir, la portière ouverte, ma mère m'avait embrassée :

— C'est ton tour, ma chérie. Profites-en bien. Et surtout, évite les ennuis !



Comme si on pouvait laisser les ennuis dehors en affichant *Ne pas déranger* sur la porte. Comme si je voulais vraiment les laisser dehors.

Ah, si ma meilleure amie avait été là! Refusée à Wesleyan, Billie avait opté pour le campus de l'Université de Miami en Ohio, renommé pour ses fêtes, et pas grand-chose d'autre. À l'école, nous avons noué une amitié rassurante, fondée sur notre maladresse à toutes les deux et notre volonté commune d'y remédier. Billie aimait les deux versions de moi-même : celle que j'étais et celle que j'aspirais à devenir. Dès mon arrivée à Wesleyan, je lui avais envoyé un texto :

Je me demande si je serai populaire ici.

Sa réponse enjouée, Sûrement!!!, m'avait réconfortée.

Ma nouvelle coloc avait les cheveux blond platine et portait une robe en vichy comme celle qu'on me forçait à porter, enfant, pour le Memorial Day. Elle n'avait rien à voir avec mes anciennes camarades de classe ; toutes, nous portions un uniforme avec minijupe et des Uggs pour mettre en valeur nos jambes couvertes d'autobronzant. Ma coloc était vraiment jolie, l'air naturel, impeccable. Billie lui aurait sûrement donné un surnom ; c'était notre maigre défense contre les harpies de Hopewell Valley Central High : après les avoir observées attentivement, nous les épluchions comme des fruits trop mûrs et nous lançions dans un marathon de ragots pour nous consoler de n'avoir pas été invitées à leurs fêtes.

Je partage ma chambre avec Heidi, ai-je écrit à Billie.

Son véritable prénom ne valait guère mieux.

— Je m'appelle Flora, comme tu sais, m'a-t-elle dit en me faisant l'accolade. Ravie de te rencontrer. Tu es tout à fait comme je l'imaginai. Voici mes parents et ma petite sœur, Poppy.

Derrière sa frange, sa gêne et ses grands yeux bleus, Poppy m'a fait un signe de la main.

— Ambrosia, ai-je répliqué à leur intention plutôt qu'à celle de Flora. Tout le monde m'appelle Amb.

Flora, elle, ne ressemblait pas du tout à ce que j'avais imaginé, elle était beaucoup plus jolie! Notre correspondance m'avait appris qu'elle siégeait au comité d'élèves de son école privée, dans le Connecticut. Elle ne fumait pas, ne buvait pas, et aspirait à devenir psychologue pour enfants. Elle ne dissimulait pas sa gentillesse le moins du monde. Exactement le genre d'amies que mes parents me souhaitaient. Elle « en fait un peu trop », aurait raillé Billie.

— D'où viens-tu, Amb? m'a demandé la mère de Flora en posant son regard glacial sur moi.

— De Pennington, au New Jersey.

— Ah, c'est bien.

Son air pincé disait le contraire. J'avais déjà commis une erreur à ses yeux.

— Prends bien soin de Flora, a-t-elle ajouté. Elle fait trop facilement confiance aux gens.

— Maman, arrête, l'a interrompue Flora, le rose aux joues.

La mère a serré les lèvres, malgré son envie d'en rajouter. J'ai retourné ses paroles dans ma tête. M'accordait-elle sa confiance, ou m'avertissait-elle que j'avais tout intérêt à ne pas tromper celle de sa fille?

Après le départ de sa famille et une étreinte plus appuyée pour sa petite sœur, accompagnée de quelques mots à son oreille, Flora s'est exclamée :

— On va passer une année d'enfer! Ma mère et sa coloc en première année d'université sont restées les meilleures amies du monde.

Une brève exaltation m'a saisie. Oui, on allait passer une année d'enfer! J'avais travaillé dur pour en arriver là, pour réaliser mes rêves. Pour me fabriquer un avenir en technicolor, format panoramique, dont je serais la star.

— C'est mignon, ton accent, a remarqué Flora pendant qu'elle fixait des photos à son tableau de liège.

— Heu... merci, ai-je dit, sans en penser un seul mot.

Elle n'avait *sans doute* pas voulu m'offenser, mais elle m'avait tout de même embarrassée, car j'ignorais en avoir un. La façon de parler est aussi importante que les paroles elles-mêmes. Je m'étais inscrite en théâtre à Wesleyan, mais comment devenir actrice si le New Jersey me collait à la peau ?

Nous avons défait nos valises en laissant la porte ouverte. Dans le couloir, les présentations allaient bon train, des étudiants s'attardaient. Je souriais, rendais les saluts, hochais vigoureusement la tête pour accepter une invitation à des soirées *futures*. Mais dans mon for intérieur, je frissonnais. Plusieurs filles se connaissaient d'avant, riaient de blagues sans doute réservées aux écoles privées de l'Upper East Side. Deux blondes de Los Angeles, maigres comme des mannequins, tapaient furieusement sur leurs téléphones, se moquant d'un after après leur bal de promo, où une camarade de classe s'était envoyée en l'air avec deux garçons dans les toilettes d'un club.

Rien à voir avec les filles que je fréquentais à Central, toujours la tasse de Starbucks à la main, ponctuant chacune de leurs phrases de « genre » et de « on s'en fout ». Celles-là rivalisaient pour savoir qui avait embrassé qui lors d'une fête de merde dans un sous-sol de merde, avec des garçons en jogging, une manette de jeu à la main. Je portais des jeans serrés et coiffais mes cheveux comme elles. Avec toute une année d'économies sur mon salaire à temps partiel chez Stop & Shop, j'avais acheté un petit sac Louis Vuitton, pour posséder moi aussi le modèle iconique à monogrammes multicolores qui pendait aux épaules émaciées des célébrités.

À Wesleyan, j'étais prête à me glisser sans peine dans la peau de la femme que je voulais devenir. Mais ce jour-là, j'ai compris que ce ne serait pas « sans peine ». Ici, les filles étaient belles sans faire d'efforts, fraîches comme la rosée, brillantes sans donner l'impression qu'elles voulaient attirer l'attention. Je doutais de pouvoir arriver à faire de même.

Il n'y avait pas que les filles. Notre résidence était mixte, et j'en étais ravie. Les garçons n'étaient pour moi qu'une masse indistincte de sourires éclatants et de regards insistants. J'avais peu de chance d'être l'élue de leur cœur, étant donné le véritable buffet à volonté qui s'offrait à eux, des filles toutes en jambes interminables, à l'élégance discrète. Et les garçons ont toujours faim. J'ai songé à mon ex-petit ami, Matt, avant de le chasser de mes pensées. Je ne voulais pas gâcher ma première journée avec le souvenir de ce qu'il m'avait fait.

— Viens manger avec nous, m'a suggéré Flora. On est quelques-unes. J'espère que je trouverai quelque chose à mon goût... Je t'ai dit que j'étais végane, non? À douze ans, j'ai vu un documentaire sur le traitement des animaux dans les abattoirs et j'ai tout de suite arrêté de manger de la viande. Ce n'est pas si difficile, il suffit de s'informer.

Elle ne me faisait pas la morale, elle s'expliquait. Notre correspondance m'avait déjà appris tout ça. Je me fichais pas mal de son alimentation. Ce qui m'intriguait, c'était comment elle avait fait pour savoir que les filles se réunissaient à la cafétéria. J'étais là depuis moins d'une journée, et déjà, j'étais à côté de la plaque.

Nous nous sommes retrouvées à Summerfields, la cafétéria qui surmontait Butterfield C comme un haut-de-forme. On avait rassemblé des tables. J'avais tellement envie d'appeler ma mère pour lui dire que je m'étais trompée d'endroit! J'ai préféré envoyer un texto à Billie.

À l'aide! Ces gens-là sont si différents!

Comme d'habitude, sa réponse ne s'est pas fait attendre:

C'est ça que tu voulais, non?

Une fille au parfum trop suave s'est assise à ma gauche avec un sandwich au fromage grillé bien grasseyeux. Elle avait sans doute voulu imiter la coiffure de Posh Spice, avec un résultat désastreux.

— Salut! Je m'appelle Ella Walden. Ma chambre n'est pas loin de la vôtre. C'est vraiment cool, ici, non?

Sa présence m'a aussitôt soulagée, sans que je sache pourquoi. Potelée, le teint terreux, pas à la mode, elle était la preuve que tout le monde n'était pas si *cool* que ça, à Wesleyan. À la fois jalouse et critique, je l'ai regardée dévorer devant tout le monde un truc bien calorique, alors qu'elle avait de toute évidence quelques kilos à perdre. Moi, je déteste manger en public.

Un juron retentissant m'a fait sursauter. Il provenait d'une fille à l'autre bout de notre table. Un tunnel de fard abritait ses grands yeux, elle portait une queue de cheval blonde et un chemisier trop grand sous lequel se voyait son soutien-gorge en dentelle. Ses sourcils épais et foncés s'agitaient quand elle parlait, un contraste frappant avec les arches soigneusement épilées des filles de mon ancienne école. Ignorant Ella, j'ai fixé ces sourcils qui semblaient jouer un rôle de gardien dans ce visage monopolisant instantanément l'attention.

— C'est là que Buddy m'a dit : « T'en vas pas, je ferais n'importe quoi pour toi », racontait-elle en imitant une voix rauque. Et je lui ai répondu : « C'est justement ça, le problème. » J'ai pas attendu sa réponse !

Éclat de rire général. Je me demandais si tout le monde connaissait ce « Buddy ».

— Tu n'es pas mal, toi, a continué la fille à l'intention d'une Asiatique tirée à quatre épingles assise à côté d'elle (*Clara ? je n'étais pas certaine, après avoir entendu tant de nouveaux prénoms*). Tu ferais mieux de ne pas être en couple, le temps que t'es ici !

Elle a caressé le bras de Clara. Je voulais que ce soit à moi qu'elle s'adresse ainsi.

Comme si elle lisait dans mes pensées, elle s'est tournée vers moi.

— Toi, comment tu t'appelles ? D'où tu viens ? m'a-t-elle demandé en dardant son regard vert intense sur moi.

— Je m'appelle Ambrosia. Je viens de Pennington. Au New Jersey.

La fille a ouvert la bouche, mais Ella ne lui a pas laissé le temps de répliquer :

— Pennington, c'est pas vrai ! s'est écriée Ella. Moi, je viens de Morristown. C'est juste à côté ! On devrait regarder nos albums de fin d'études ensemble. Je parie qu'on a des amies en commun.

J'ai mordu mes lèvres jusqu'au sang, furieuse d'avoir mentionné Pennington et dégoûtée qu'une fille comme Ella pût exister. La fille à l'autre bout de la table était déjà passée à autre chose. Elle discutait avec un garçon à côté d'elle en lui passant un bras autour des épaules.

À ma droite, une brunette au visage couvert de taches de son (celle-là s'appelait Lauren, et sa chambre jouxtait la nôtre) a annoncé :

— C'est ma coloc. Elle a un déficit d'attention. On vient toutes les deux de Spence. Elle est folle à lier.

Je me demandais ce qu'elle voulait dire par là.

— Comment elle s'appelle ?

Ma question est restée sans réponse. Lauren demandait déjà à quelqu'un d'autre où on pouvait trouver de l'herbe à peu près fumable sur le campus. La seule qui semblait vouloir me parler, c'était Ella. Entre deux bouchées, elle m'a tout raconté sur son bal de promo et son chat Freddy, sujets auxquels j'ai fait semblant de m'intéresser. Ça aurait été facile d'en faire une amie, car nous venions du même milieu. Mais je ne voulais pas retourner là d'où je venais.

Quand la « folle » qui partageait la chambre de Lauren s'est levée de table, suivie de Clara et de deux garçons, j'ai dû ravalier ma déception. Je voulais faire partie de sa bande. J'ai fixé le coca light d'une autre fille, Gemma, qui venait de Saint Ann ; elle se plaignait de son petit ami qui étudiait à Yale et lui manquait déjà. Flora se montrait compatissante :

— C'est difficile, je sais. Mais tu lui manques toi aussi. Regarde-toi un instant. Comment pourrait-il en être autrement ?

Le problème n'était pas tellement ce qu'elle disait, mais l'authentique *gentillesse* de son ton. Un frisson m'a parcouru l'échine. Flora, malgré ses babies et son col droit, cadrait mieux que moi dans notre nouvel environnement. Elle savait comment être elle-même, tout le monde savait être soi-même. Sauf moi, qui me contentais d'imiter les autres.

Lauren détaillait Flora de la tête aux pieds. J'étais sûre que plus tard, elle parlerait dans son dos avec sa coloc. Pourtant, quand le groupe s'est séparé, Flora l'a serrée dans ses bras et, si Lauren s'est d'abord raidie, son air buté s'est transformé en grand sourire en entendant ce que Flora lui murmurait à l'oreille.

Plus tard ce jour-là, je rangeais mes robes, que je trouvais à présent vulgaires et de mauvais goût, pendant que Flora sortait les photos d'amis qu'elle avait laissés derrière elle. Il y en avait quelques-unes de son amoureux, les joues obscurcies par une acné visible même sur les clichés granuleux en noir et blanc.

— Ça, c'est Kevin, m'a-t-elle dit en tenant la photo de si près qu'elle aurait pu l'embrasser. Il étudie à Dartmouth. Depuis l'an dernier.

— Il est mignon, ai-je menti.

— Oui, c'est le plus beau ! Tu le rencontreras sûrement. Il m'a dit qu'il viendrait me voir tout le temps, dès qu'il pourra s'échapper. Son université est à moins de trois heures d'ici, autant dire juste à côté.

Je présumais que son petit ami l'avait déjà trompée, mais qu'elle ne s'en était pas encore rendu compte. Les garçons nous montent vraiment à la tête. Ma mère était convaincue que je rencontrerais « quelqu'un de bien » à l'université. Toni, elle, avait rencontré son petit ami à Rutgers : Scott, un « bon garçon », aux manières impeccables. Moi, le conte de fées universitaire, je n'y croyais pas.

— Et toi ? a continué Flora. Tu as sûrement un copain.

J'ai regardé les photos que j'avais trouvées assez jolies pour être exposées. Il y en avait une de moi avec Matt, le sourire

spontané, le bras passé négligemment autour de mes épaules. Flora tenait pour acquis que j'avais un amoureux, ça me contrariait. J'ai eu envie de lui raconter toute l'histoire, dans toute sa laideur, avant de me raviser.

— Non, me suis-je finalement résolue à répondre. J'ai eu un copain, mais c'était compliqué.

— « Compliqué », a-t-elle répété, comme si ce mot lui était étranger.

J'avais perdu ma virginité avec Matt l'été d'avant. Billie avait déjà couché avec un garçon et je ne voulais pas être en reste ; stupide hymen, ligne arbitraire entre celles qui ont accueilli un pénis à l'intérieur de leur corps et les autres ! Mais ce n'était pas la seule raison. À l'époque, je pensais honnêtement que Matt serait non seulement mon premier, mais aussi mon dernier amour. Lors d'un bal organisé par l'école, il m'avait assuré, les bras autour de ma taille, mon visage enfoui dans son cou :

— Toi et moi, c'est pour la vie.

— Tu as tellement de chance, se lamentait Billie. Ce garçon est trop beau pour être vrai.

Pourtant, il était bien vrai, et il était à moi. Je l'avais rencontré un an plus tôt dans un cours de théâtre. Il avait prétendu plus tard s'y être inscrit juste pour moi.

— J'ai vu toutes tes pièces. Tu as un talent incroyable !

Je ne me suis pas méfiée. Je lui ai accordé ma confiance dès le jour où il est venu me chercher pour la première fois, un bouquet de fleurs pour moi et une poignée de main pour mon père. Ses doigts sous mes vêtements étaient doux, sa voix, délicate. Les garçons dans l'orbite desquels Billie et moi avons évolué jusque-là nous ignoraient complètement, à moins d'être saouls et de vouloir un certain quelque chose. Je n'avais pas l'habitude qu'on s'occupe de moi, ni même d'ailleurs qu'on me remarque.

Je savais que d'autres filles craquaient pour Matt, mais il ne leur accordait même pas un regard. Il ne voyait que moi. Après ses matchs de basket, auxquels Billie et moi assistions en



arborant les couleurs de Central, c'était moi qu'il enlaçait dans une étreinte mouillée de sueur, moi qu'il embrassait dans les soirées, devant tout le monde. « Pour la vie », aimait-il répéter lorsque nous étions étendus dans son lit, après l'école, le ventilateur tournant paresseusement au-dessus de nos têtes. « Grâce à toi, je comprends ce que ça veut dire, "pour la vie". »

Je n'avais aucune raison de douter de ses paroles.

— C'est moi qui ai rompu, ai-je dit à Flora en savourant le sentiment de puissance qui accompagnait ce mensonge.

— Je suis sûre que tu trouveras quelqu'un de mieux ici. Au fait, a-t-elle continué en me prenant les mains, je peux te mettre du vernis à ongles de la même couleur que le mien ? Comme ça, on sera assorties pour la fête de ce soir.

Elle affichait déjà fièrement les couleurs de Wesleyan. Rouge cardinal et noir.

J'avais un peu honte de l'apparence de mes ongles. Jamais de la même longueur, et les rares fois où j'appliquais du vernis, je passais mon temps à l'écailler ensuite. Flora tendait déjà la main vers une lime à ongles rose, alors je l'ai laissée pétrir mes doigts dans les siens en la regardant travailler. Elle m'a ensuite aidée à choisir ma tenue pour la soirée, une robe bleue décolletée achetée chez Forever 21 et des talons compensés ayant appartenu à Toni.

— T'es sûre que ça me va ? lui ai-je demandé.

Je me sentais pitoyable, les cheveux gras, jaunis, la peau orangée. Le pire, c'était de me sentir tellement quelconque.

— Tu es très belle, m'a rassurée Flora. Cette robe met tes yeux en valeur.

Ses paroles m'ont un peu réconfortée.

Une fête avait lieu ce soir-là à Butterfield A, dans la chambre de deux filles qui avaient de faux papiers d'identité, ce qui n'était pas rare, ai-je appris par la suite. J'ai passé le plus clair de la soirée à boire un mélange de vodka et de Sprite dans un verre en papier, adossée au mur, pendant que les filles se penchaient tour à tour dans un coin de la pièce au-dessus d'un miroir de casier

couvert de lignes de cocaïne bien droites. J'avais trop peur pour essayer, et personne ne m'en a offert de toute façon. La seule drogue à laquelle j'avais touché jusque-là, c'était de l'herbe, et l'expérience n'avait fait qu'empirer ma propension à croire qu'on parle dans mon dos, calcifiant ma paranoïa en un exosquelette trop serré pour moi.

Gemma butinait d'un groupe à l'autre, vêtue d'un jeans et d'un t-shirt blanc qui contrastait avec son bronzage, une tenue simple, superbe. Je me suis soudain sentie ridicule, saucissonnée dans ma robe et maquillée à outrance. Gemma a posé les yeux sur moi une seconde et haussé les sourcils en remarquant mon petit Louis Vuitton aux couleurs vives, avant de se tourner vers Clara et son petit sac brun ordinaire. Ce LV était une fausse note. Ici, les filles ne considéraient pas les marques comme des marqueurs sociaux. Ce qui plaisait à Central détonnait ici.

Flora a quitté la fête assez tôt, après avoir siroté l'eau de sa bouteille toute la soirée.

— Kevin m'appelle à dix heures. Veux-tu que je revienne te chercher plus tard ?

— Non, c'est bon, merci.

Je ne voulais pas être l'ivrogne dont elle allait devoir s'occuper.

Lauren et sa coloc se sont pointées après le départ de Flora, en retard juste ce qu'il fallait pour avoir l'air chic. Sauf que seule Lauren avait l'air chic. L'autre, la « folle », portait des boxers, un haut sans manches strié et pas de soutien-gorge, comme si elle venait tout juste de sortir du lit. J'ai vidé un nouveau verre pendant qu'elle faisait la file pour la cocaïne. Ensuite, elle s'est mise à danser au milieu de la pièce et a attrapé un garçon par la chemise. Je l'ai vue se détourner juste ce qu'il faut quand ce dernier a tenté de l'embrasser. Tête en l'air, elle repoussait ses cheveux pour exhiber la chair de son cou et appuyait ses hanches contre l'entrejambe de son partenaire, dont le visage exprimait de plus en plus de désarroi à mesure qu'elle jouait avec lui. On n'entendait plus que son ricanement d'hyène.

Je pouvais voir le jeune homme passer du désir à la servitude. J'assistais à un transfert d'énergie : la fille aspirait le pouvoir du garçon comme une vampire. Du grand art. Ce n'était pas la première fois qu'elle soumettait un garçon à sa volonté. Elle ne s'est laissé embrasser qu'après avoir tiré de lui tout ce qu'elle voulait.

Puis, elle s'est détournée de la bouche gourmande qui cherchait la sienne et m'a regardée droit dans les yeux. Elle m'a lancé un clin d'œil. J'ai souri en retour, pour le regretter aussitôt. Elle s'était rendu compte que je l'observais et raconterait sûrement partout à quel point j'étais bizarre.

J'ai baissé le regard juste à temps pour qu'un garçon puisse renverser son verre sur mon sac.

— Désolé, a-t-il dit sans même me regarder.

Je ne savais plus où me mettre.

Après en avoir sorti mon téléphone, j'ai jeté mon sac souillé contre le mur. Je n'en aurais plus besoin. Billie serait horrifiée ; impossible pour elle de comprendre.

En me redressant, je me suis rendu compte à quel point j'étais ivre. Je me suis traîné les pieds vers Lauren et Gemma. J'espérais prendre part à leur conversation, mais elles ne m'ont pas vue, ou elles ont fait comme si. J'ai hoché la tête sur un air invisible et fait celle qui s'en foutait.

— Elle a déjà couché avec son ami, racontait Lauren. C'est une sorte de jeu.

Un frisson m'a parcourue. Je ne connaissais pas les règles de ce jeu, mais je voulais y jouer, moi aussi. En balayant la pièce du regard, j'ai constaté ce que je savais déjà : la coloc de Lauren avait disparu.

On s'était trompé en attribuant les chambres : c'est avec moi que cette fille aurait dû passer l'année. Ceux qui m'avaient donné Flora pour coloc seraient les véritables responsables, le jour où Butterfield C deviendrait la « résidence maudite ».

# 3

## Aujourd'hui

À: Ambrosia Wellington, a.wellington@wesleyan.edu

De: Comité des anciens étudiants de Wesleyan,  
reunion.classof2007@gmail.com

Objet: Retrouvailles de la promotion de 2007

Chère Ambrosia Wellington,

Il reste moins d'un mois avant vos retrouvailles avec vos camarades d'il y a dix ans! Pour retrouver quelqu'un, c'est maintenant ou jamais. Si vous n'avez pas encore rejoint le groupe Facebook de la promotion de 2007, n'attendez plus. Vous serez surprise par la liste de ses membres...

Meilleures salutations,  
Le comité des anciens étudiants

Je ne souffle mot à personne de ces retrouvailles. Ni à ma mère quand elle m'appelle pour me demander si Adrian et moi comptons participer à la « Journée de Pennington », ni à Toni quand elle m'envoie des photos de Layla, ma nièce de deux ans. Ni même à Billie, à qui j'envoie constamment des textos, Billie qui en sait plus sur moi que quiconque. Elle m'encouragerait à y aller. Mais elle ne comprendrait pas : son passé, à elle, n'a fait aucune victime.

Hadley et Heather, les seules anciennes de Wesleyan avec lesquelles je suis toujours en relation, me demandent dans notre groupe de discussion si je compte y assister. Je leur réponds que j'ai autre chose ce week-end-là.

Hou ! persifle Hadley. Justin sera déçu de ne pas avoir Adrian avec qui parler.

Tous les jours, je me précipite pour chercher le courrier avant qu'Adrian ait eu la chance de tomber sur d'autres messages qui me seraient adressés. Adrian ne pose pas beaucoup de questions, mais quand sa curiosité est piquée, on dirait un petit garçon de six ans. *Pourquoi, pourquoi, pourquoi ?* Ce n'est pas tant cette insistance que je déteste le plus. C'est sa simplicité, la qualité qui m'a justement attirée chez lui. Sa croyance qu'à tout problème il y a solution.

On ne me livre aucun nouveau message, et je me convaincs que le problème est résolu. Mais le passé me rattrape là où je m'y attendais le moins. Au Skylark, où Adrian vient me rejoindre à l'occasion après le travail, l'un de ses rares pèlerinages hors du confortable cocon d'Astoria et de sa bière artisanale. Le Skylark est mon bar favori dans Midtown, un somptueux petit nid au faite d'un gratte-ciel. Nous sirotions nos verres ; pour moi, un martini (« juste un, comme aime le répéter Adrian, juste au cas où... »), quand Tara Rollins déboule à notre table. Tara a été assistante de publication pour le journal du campus, *The Wesleyan Argus*, et travaille à présent dans l'édition.

— Ambrosia ! s'écrie-t-elle d'une voix de crécelle.